



12

PALMÉRIN

LE SOLITAIRE DES GAULES

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

VICTOR DUCANGE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBI-COMIQUE, LE 11 FÉVRIER 1813.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

D'ANGLETERRE.....
IN, dit le SOLITAIRE DES GAULES..
C^o dit le CHEVALIER DES MONTAGNES
JOSÉPH, baron d'Ulm.....
JOSÉPH, baron d'Ulm.....

MM. JONGY.
FERNET.
DUBOIS.
GAGNÉ.

COWLEY, écuyer du Dauphin.....
OLIVA, fils de Palmérin.....
LEONTINE, gouvernante d'Oliva.....
GABRIEL, Pages, PAGES, etc.

M. DOUTY.
M^{lle} ANNE DUPON.
M^{lle} TERT.

La scène se passe dans le palais du roi d'Angleterre, et remonte aux temps reculés de l'origine de la chevalerie.

ACTE PREMIER.

solos, seules dans le fond par trois arceaux; celle du
sort l'air; les deux latérales sont occupées chacune
trônes d'armes. À droite de l'autel, au deuxième plan,
un; de chaque côté du trône, se trônes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELLY, seul, regarde autour de lui avec un air d'étonnement.
ne voilà du retour dans cet antique et somptueux pa-
nos rois d'Angleterre... Oh ! oh ! de quel côté que se
mes regards, tout semble avoir pris un nouvel aspect ;
pire un air de fête et de cérémonie. Que s'est-il donc
épous quinze jours que j'en suis parti pour les Gaules ?
lôt que prépare-t-on ? Ma curiosité redouble à chaque
l'en si plus d'un sujet. Mon jeune maître aura-t-il eu
e révélation sur son bizarre dessein ? mais où donc s'arrê-
quel personnage on me fait jouer ici ? A mon arrivée,
pu voir qu'un instant, et le hâte, le Dauphin, mon
qui, j'ai instruit en peu de mots de l'insolence de mon

voyage, attends que je n'ai pu remettre en Solitaire des
Gaules le bolle cachette qu'il m'avait ordonné de lui porter
dans le plus grand secret, parce que ce singulier personnage
e tout à coup quitté sa retraite, et que personne ne sait ce
qu'il est devenu. Qu'enlève encore que ce Solitaire ? Qu'enlève-
nous de commun avec lui ? Pourquoi toujours du mystère ?
en tout, dans tout, partout du mystère ? C'est un roman bien
étrange que tout ce qui se passe sous mes yeux depuis six
mois que j'ai quitté mon paisible hameau pour suivre, à la
cour, les deux êtres singuliers auquel le destin m'attache !
L'un des deux, que le roi traite avec les plus grands égards,
mais qu'on ne connaît que sous le nom du terrible *Proux*
des montagnes d'Écosse, grand chercheur d'aventures et re-
decouvreur de sorts, me prouve à son service et me paye magni-
fiquement ; pourquoi l'autre ? pour être, sous le titre d'écuyer,
le confident, l'espion et le délateur d'un jeune homme sans
nom, sans rang, sans fortune, sans père, qui vient ici de-
mander l'ordre de la chevalerie, et auquel on prôit les plus
hautes destinées... Certes, si ces deux hommes ne sont pas
d'illustres personnages, l'un est un fourbe qui médite quelques
mauvaise action, l'autre le victime de l'immixtion, et mo



le plus imprudent des hommes, je ne perdis à jouer un rôle qui, depuis longtemps, réveille ma délicatesse. C'en est fait, mon parti est irrévocablement arrêté : je ne veux tromper ni l'un ni l'autre ; je désire au mieux des mensonges d'épouse que je ne le sers plus ; je me donne entièrement au Danois, à qui tant que m'attache autant que mon devoir, et je scelle avec mes concubines du poids insupportable de la pensée d'une trahison. Mais, que voulez-vous ? Le hasard accorde à merveille, car le trépas des seigneurs s'avance. Alors, le sort en est jeté.

44094

SCÈNE II.

OLMERC, COWLEY.

OLMERC. Ah ! j'ai vu Cowley ? Je le revoie avec plaisir ; le moment approche où j'aurai plus que jamais besoin de ton zèle.

COWLEY. Vous voulez dire de mes services, seigneur. C'est un homme, sans doute, et je voudrais répondre à vos vœux ; mais il n'est plus en mon pouvoir de secourir vos desirs.

OLMERC. Qu'entendez-vous ? Relez Cowley qui me tient ce discours ? A-t-il donc oublié la promesse qu'il m'a faite ? COWLEY. Fais pressé, sans le connaître, un engagement que je n'aurais ni au don leur. C'est à moi de ne d'être ni à et pour l'espion de mon maître, d'observer toutes ses actions, de relater ses discours, de surprendre jusqu'à ses paroles les plus secrètes pour vous en rendre compte ? Puis-je, sans blesser toutes les lois de l'honneur, sans manquer ni premier de mon devoir, traiter à chaque instant un jeune homme aimable, enfant, qui me croit son ami ? Ah ! cette loi me révolte, et ne lui perdre toute une bonne heure.

OLMERC. Tu me crois donc sur toi quelque dessein coupable ?

COWLEY. Non, mais je sais où doit s'arrêter ma pensée ; car enfin, pourquoi vous-même semblés-vous reculer les regards de la cour, et n'y portez-vous d'autre oeil que le dessein de vos armes ? Pourquoi ne paraissez-vous jamais aux yeux du Danois que sous un aspect mystérieux, ténébreux, et frottez-vous sans cesse l'imagination déjà trop étalée, de ce jeune homme par des discours énigmatiques, de ses oracles prophétiques, et mille moyens adroites, à rendre les gens fous ? L'homme, dont les intentions sont pures, marche droit et parle clair. Pourquoi, je n'ai pas le dessein de vous offenser ; vous êtes un chevalier que j'ai révéré, vous le connaissez, moi, seigneur, toutes-voies à une pièce, que ferez-vous ?

OLMERC. En que je fais toi-même. Oui, ton discours, qui d'abord n'avait d'effet, l'interprétation m'eut, achève de te m'offrir mon espoir. Je vois une satisfaction que tu es le fils l'homme que je cherchais ; et pour dissiper les justes inquiétudes, je vais cultiver l'environ mon cœur. Regarde autour de toi : vois la plus grande guerre que débute tes lieux ; tes armes, ces bruyères, ces champs de gloire ?

COWLEY. Eh bien, que se proposez-vous ?

OLMERC. Une illustre vengeance.

COWLEY. Une vengeance ?

OLMERC. Le nom d'Alfred est-il connu de toi ?

COWLEY. Il l'est de toute la terre. Le fameux chevalier, cousin de notre roi, ne fut pas moins célèbre par ses exploits, ses amours pour la belle Rondelet, et sa haine contre Palmerin, que par le crime effroyable qu'il périt la victime.

OLMERC. Eh bien, ce grand chevalier, ce parol du marquis, cet Alfred enfin, était mon frère, et les années ont son fils.

COWLEY. Dieu ? que m'apprenez-vous ? Ainsi donc le vous devez moi et éliminer Olmère que au vertu s'élève éloigne des grands, et que l'oo trait perçu depuis plus de vingt ans ?

OLMERC. Lui-même. Dès l'âge le plus tendre, insensiblement à vos vains plaisirs d'une cuir voluptueuse, dont la mollesse énerve le courage et flétrit la vertu ; attiré du spectacle ostentatoire des étrennes latentes, des banes jalouses d'un vil rancœur de courtoisie, indolence et coquetterie exotiques, qui n'est que vrais guerriers que les armes et les devoirs, j'ai fui pour jamais un séjour sans attrait pour qui m'aime que la gloire, et je suis allé chercher ailleurs des hommes et des beautés. Je n'ai traité, je le sais, de l'aveugle et d'après la bête indifférente d'une âme noble et pure. Le silence fut ma réponse ; et pour élever entre la cour et moi une barrière éternelle, je renouai pour toujours à l'été de ma jeunesse, j'abandonnai jusqu'à mon nom. Le fils tendre de mon premier exploit n'en fournit un dont j'ai rempli l'univers ; et bientôt, traversant les mers, j'allai combattre les chevaliers de la Mésopotamie. Il n'y eut donc point étonnant que mes traits, changés par vingt années et de longs voyages, ne soient point reconnus dans une cour où j'ai si peu vécu.

COWLEY. Rien n'égale ma surprise, si ce n'est le jour que l'épave se souleva au rang illustre d'un non jeune maître de se voir ainsi. Mais pourquoi lui cacher son bel bonheur ? Quand aura-t-il qu'il est le fils d'Alfred ?

OLMERC. Quand il en sera digne, quand il aura vécu son père.

COWLEY. Que dites-vous ?

OLMERC. Je t'ai promis une confidence entière ; écoute. Lorsque Alfred, aux yeux de toute la cour, désigné par Rondelet et vaincu par son rival, quitta l'Angleterre, se fut deux ans sans qu'il vint caresser sa haine et son désespoir. Pour distraire son chagrin, je l'embarquai sur mes pas. Nous traversâmes le brulant Égypte, nous parcourûmes l'arche Jodite, nous pénétrâmes jusqu'aux rives de l'Euphrate. Là, un hymen brillant, mais sans amour, semblait devoir fixer son sort. Bientôt, lorsque le jour qui le rendit père lui revint il son épouse ? Dès qu'il fut informé du lien qui l'attachait, le désir de la vengeance se réveilla dans son cœur ; rien ne lui le rendit plus de sa patrie et de l'ennemi qu'il brûlait de combattre. A son frère, me dit-il en me tenant dans ses bras son fils qu'il accueillit de ses larmes, mon frère, je te confie ce que j'ai de plus cher, et je mourrai une vengeur. Si je succède, prends soin de cet enfant ; qu'il devienne un héros, qu'il se venge à son tour : à ce prix, tu lui diras mon nom, et quel sang je lui offre. Mais s'il trompe mon espoir, s'il est indigne de moi, je veux qu'il revienne à jamais inconnu sous le nom, et qu'il aie moi-même une infamie et ma race. Bientôt Alfred a succombé à ce tourment de la valeur contre le poignard d'un assassin ?

COWLEY. Olfred Palmerin ! Mais le jeune Alfred, que devrais-tu depuis lors ?

OLMERC. Chargé d'achever l'œuvre sacrée de son père, je remis cet enfant protégé entre les mains d'ivoire, mon vengeur d'œuvre. Durant son enfance, je repris ma vie errante et guerrière ; mais quand le temps fut venu d'accomplir ma promesse, pour le premier fois je revins l'Angleterre. J'étais instruit le roi de mon retour et de mes dessein. Approuvé par lui, j'ordonnai au Danois de se rendre à la cour, et moi-même je l'y suivis sans en être connu. Mes conduites, le mystère que son cœur, tous les moyens que j'ai dû employer, s'expliquent maintenant à tes yeux. Mais chagrins de discours ; quelle est cette jeune personne dont le bonheur reçoit tous les hommages, et qui ne paraît sensible qu'à celui de moi maître ?

COWLEY. J'en suis sûr dans sa suite, je le sais ; mais on craignait votre aversion ; d'ailleurs, le rang que le jeune Olfred tient à la cour me rassurait sur l'avenir. Née du duc de Stéphanie, qu'elle a perdue depuis dix-huit mois, et comblée des plus tendres témoignages de l'affection du roi, je n'ai rien vu que d'honorable et d'éclairé dans le sentiment qu'elle inspire à mon jeune maître. Les conclusions vous ?

OLMERC. C'est ce que le temps nous apprendra. Mais c'est assez nous occuper d'un amour qui n'est peut-être qu'un goût passager. De son plus important m'appelle auprès du roi, et j'y vais. Toi, cependant, silence et discrétion.

COWLEY. Vous connaissez Cowley ; il est à vous jusqu'à la mort.

OLMERC. Fy compte. (il sort.)

SCÈNE III.

COWLEY, seul. Voilà donc tous mes soupçons détruits, tous mes scrupules évanouis. Quel ! le Danois est le fils d'Alfred ! Quelle joie pour lui ! Quel moment pour se sentir Olfred ! Mais que signifie, cependant, le bon mystère d'Alfred en un portrait de cette jeune personne ? Que veut-il soustraire ? Son destin serait-il un mystère comme le nôtre ? La rencontre serait bizarre. Comment s'en assurer ? Par qui découvrir ? Madame Louline, sa gouvernante ou plutôt son amie, qui ne l'a point quitté, dis-elle, depuis l'enfance, peut seule sur ce point avoir quelques lumières ; mais comment expliquer ? La voilà. (Lentement, se levant, s'approche de son Cowley.)

SCÈNE IV.

COWLEY, LEONTINE.

LEONTINE. Eh bien, je te me troupe pas... C'est Cowley que je vois ?

COWLEY. Lui-même, madame Louline, tout enchané du plaisir de vous reconnaître.

LEONTINE. Depuis quinze jours, qu'êtes-vous donc devenu ? On s'en va-t-on aller ?

COWLEY. Aux pays des plus belles et des sœurs.

LEONTINE, avec inquiétude. Dans les Guelles ?

COWLEY. Vous l'avez dit. Le délicieux séjour !

LEONTINE, pénétrée. Vous avez été dans les Guelles... et mon doute c'est par ordre du Danois !

COWLEY. Il ne faillait pas moins pour m'éloigner de lui.
LEONTINE. Je pars. Adieu ciel ! serais-je l'objet de ce vœux ?

COWLEY. A part. D'où vient donc qu'elle paraît troublée ?
LEONTINE. C'est un homme bien extraordinaire, bien incompréhensible, que votre maître !

COWLEY. Oh ! plus étonnant mille fois que vous ne pouvez l'imaginer. S'il m'était permis de vous apprendre... Mais pourquoi s'étonner?... La cour n'est-elle pas le séjour des prestiges, des illusions ? Il est si commun d'y rencontrer des gens qu'un mot, une parole, d'y échanger leurs traits sous un masque effrayant, que je serais bien surpris si mon maître était le seul qui ne le mystère couvrit d'un voile mystérieux.

LEONTINE. A part. Il me fait trembler ! Remarque cet air... (Haut.) Monsieur Cowley, quelque plaisir qu'on ait à vous revoir, je ne puis point alimenter de votre complaisance. Arrivé depuis peu d'instants, vous devez avoir bien des soins à remédier, et je crains même que vous aillez sortir lorsque je suis entrée.

COWLEY. A part. Embarras, dégoût, mais... (Haut.) Après de vous en avoir facilement vos devoirs. Mais vous m'en faites souvenir, et je me rends auprès de mon maître. (Il sort sans en salut adieu.)

SCÈNE V.

LEONTINE. *seule.* Ce voyage de Cowley m'a donné à un point... Aurait-on découvert mon fatal secret ? Depuis quelques jours le Damoisel paraît inquiet, rêveur... Son retour vient des Gables, où mon savoir trop bon que Palémar est caché. Ses discours ont une air si agité, si inquiet... Ah ! c'est trop rester dans cette incertitude ! Il faut me déclarer tout, si la vérité doit être connue, il faut savoir quelle sorte de malheur, quel état par le voit trousser de la renommée. Vous oseriez, quelle sera sa surprise !

SCÈNE VI.

OLGA, LEONTINE.

LEONTINE. Ah ! c'est vous, ma chère madame ! Cowley a rejoint, je viens de le voir, il arrive des Gables !
OLGA. *seule.* Des Gables ! Ah ! ma chère Léontine !
LEONTINE. J'ai prévu vos alarmes à cette effrayante nouvelle.

OLGA. Plus de doute ; ils auront découvert le secret de ma naissance ; ils cherchent mon père.

LEONTINE. Nos deux livres pas encore à ces affreux soupçons. D'ailleurs, quand le Damoisel aurait pénétré votre secret, quand il découvrirait l'âme de votre père, qu'aurait-il pu à révéler de lui ?

OLGA. *seule.* Ah ! ne m'empêchez, me hâtez peut-être.

LEONTINE. Oui, si le vent publique, l'instinct même de vos malheurs, répand sur eux le voile de la colonie ; mais si vous-même, éclairé à la fois impérieuse et cruelle, et vous armant d'une main trahison, vous lui faites un malheur, m'en doutez pas, madame, son âme sera touchée de tant de courage ; il osera douter de l'innocence de votre père ; l'innocence même prêter des forces à sa justification.

OLGA. Quel ! les vœux que, sous l'aspect de douleur et de honte, je lui dis : Olga vous a trahi, elle n'est point la nièce de la duchesse Stéphanie ; c'est la fille... grand Dieu !... la fille de Palémar !

LEONTINE. Vraiment vous diriez qu'il vous rappelle un jour de l'avoir laissé dans l'erreur ! D'ailleurs, qui peut peindre les événements que ce grand jour doit susciter ?

OLGA. Que venez-vous dire ?

LEONTINE. Ce journal parlait à nous, les fils qui doivent le suivre, ne peuvent-ils pas insister à votre père le droit de retour un instant sa fille et sa patrie ? Dans la toute-mienne des chevaliers étrangers qui s'y rendrait de toutes parts, il pourrait facilement élever ses traits à ceux qui le connaissent.

OLGA. Dieu ! quel espoir tu fais naître en mon âme ! Ah ! je donnerais la moitié de ma vie pour jouir, un moment du bonheur de le voir.

LEONTINE. Mais vous-même, pourriez-vous le reconnaître ? Depuis votre enfance vous ne l'avez vu qu'une seule fois, et vous n'en savez rien.

OLGA. N'importe, chère Léontine ! il est toujours présent à ma pensée. Oui, je crains l'avenir encore de tant de vœux ; je le vois courir de son train joyeux, et la douleur est prise sur tous les traits. Un cœur si facile lui sert d'éclaircie, un autre enveloppe son bras. Son âme, sans cesse, est vive, ainsi que le panache qui ombre son casque : tout, dans son aspect, respire le droit et la tristesse. Ah ! ses armes, ses

traits et sa douleur, sont pour jamais gravés dans ma mémoire.

LEONTINE. Eh bien, si paraissait, si le sort propice ou malheureux l'amenait aujourd'hui, il dépend de vous qu'il trouve dans votre esprit un défenseur, un appui.

OLGA. Dieu ! voir le Damoisel !

LEONTINE. Allons, madame, du courage !

SCÈNE VII.

LE DAMOISEL. (Il. OLGA, LEONTINE.

LE DAMOISEL. Ah ! quel ! c'est vous, belle Oléa ! si malin dans ces lieux ! L'agitation qui règne à la cour sans sans doute trouble votre repos. Je la mille chevaliers se rassemblent dans les salons du palais ; tout résonne du bruit des chars et du frémissement des armes ; les bruits de la bataille ont son des fantômes le tonnerre qui va s'élever et la résonne qui doit le précéder. Le mon seul du chevalier est encore un mystère : mais qu'il soit l'ennemi celui que le roi même doit armer dans ce point ! Et si, comme le mien, son cœur éprouve le fondre empereur l'ennemi, il portera, fier d'un si noble esclavage, mettre aux pieds de sa dame, sa vie, sa gloire et son âme. Ah ! quand un si bon pour l'aura-t-il donc pour voir ainsi ?

OLGA. *seule.* Tu l'entends. Tu l'entends, c'est encore pour moi qu'il en fait le vœu.

LE DAMOISEL. Oh ! vous verrez sans doute à cette fête brillante !

OLGA. Non, seigneur, non. Les plaisirs, cette pompe ne sont plus faits pour moi ; l'obscurité, les larmes, voilà désormais mon partage.

LE DAMOISEL. Qu'entendez-vous ? Quel discours !... La surprise a troublé mes sens. Vous ne point y parlez ! Quelque peu sec, quelque malade, quelque impur, quelque indigne de la bonté de son maître Olga ? Ah ! disques sans offense inquiète.

OLGA. Qui me demandez-vous ? Fuyez plutôt, oubliez une infortune ! Abandonnez une cour où l'on vous trahit, et qui, si vous de vous séparer, ne recourt un larmier d'œil et n'est pas digne.

LE DAMOISEL. Vous me gloriez d'être... Vous, mon troupier ! Non, non, la douleur vous égare. Ah ! pur pitié, daignez-m'en expliquer.

OLGA. Vous l'exigez ?... Oui, je suis que je le dis. Vous allez me connaître. La duchesse Stéphanie ne lui point ma parente... aucun lien du sang ne m'attachait à elle... Seule un moment, repoussée de tous, sans appui, sans espoir... Je suis la fille... (la fille de Palémar !)

LE DAMOISEL. Grand Dieu !... La fille de l'assassin d'Alfred !

OLGA. *seule.* Arrêtez ! arrêtez ! mon père est innocent !

LE DAMOISEL. Ah ! madame, excusez mon trouble. Mais comment vous je à la cour la fille de Palémar ?

OLGA. J'étais d'ici parvenu une mère quand un misère vint, privant les jours de mon père, le jour d'aller enlever sa vie sans qu'il étranger. Ses larmes avaient été saux, ses châtiments défaits ; je restai seule, sans secours, sans amis, abandonnée de tous, excepté de lui, chère Léontine, qui m'offrit m'offrir que sa tendresse et ses larmes. Dans cette affreuse situation, une ancienne amie de ma famille, un plâtre un ange envoyé du ciel, vint me rendre une main secourable ; c'était la duchesse Stéphanie, Germaine de l'innocence de mon père, l'homme de ma jeunesse et de mes malheurs, elle me recueillit quand toute me repoussait, et pour me prolonger tous les jours d'une mère, elle recueillit les soupçons et m'assura un sort dans l'avenir, elle m'éleva sous le nom de sa mère, elle suppose d'un frère mort en Palestine. Mais, lorsque, lorsque par sa tendresse, l'ignorance le secret de ma naissance, et ce ne fut que quelques heures avant sa mort qu'elle m'en fit la révélation. Des que j'eus appris ces tristes nouvelles, je les pris secrètement des informations, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements sur le sort de mon malheureux père, et de pouvoir aller dans ses bras, lui consacrer des jours qu'il ne pouvait lui donner sans partage ; mais je n'ai pu découvrir le lieu de sa retraite.

LE DAMOISEL. Vous la découvrirez, madame ; c'est à moi qu'il appartient de vous rendre ce père dont vous n'avez jamais goûté les doux embrassements.

OLGA. Une fois seulement, une fois mes yeux l'ont vu, et son image est restée gravée dans mon cœur.

LE DAMOISEL. (Haut.) Depuis son malheur il aurait été repoussé ?

(Il. Le Damoisel, au premier acte, porte l'habit d'apôtre à l'échelle ; ne desarmes et troisième acte, il est vêtu en chevalier.

OLGA. Il y a trois ans j'étais l'année qui précède celle où ma bienfaicte expira, nous étions à sa maison de campagne un soir, au moment où l'obscurité me forçait de quitter les jardins du château, tout à coup, au détour d'une allée, je vis l'avancer précipitamment le duc de Guise, d'un chevalier dont l'armure me dérobait une partie des traits. « La voilà, lui dit-elle en me désignant; hélas! regardez-la, mon ami, vous n'avez qu'un moment. » Alors le chevalier s'approche de moi, je ne puis vous exprimer ce qui se passa dans mon cœur. Tous les deux immobiles, nous nous regardâmes en silence, et le duc de Guise fondait en larmes. L'inconnu me prend le main, il le jeta sur son cœur, en laissant échapper un profond soupir; puis se tournant vers sa conductrice: « C'est assez, lui dit-elle, mais bien malheureux! » A ces mots, il s'éloigna, et la nature m'a dit le reste.

LE DUC. Ah! qui n'aurait pu se le faire comprendre et partager vos peines? Jamais non plus je n'ai connu le bonheur d'être appelé du nom de fils.

OLGA. Qui donc vous a présenté à la cour, et quelle main vous a-t-elle touché?

LE DUC. Au milieu des montagnes de l'Ecosse, dans une vallée froide et sauvage que traverse un torrent, s'élevait un antique manoir. C'est là que, loin du monde, dans un profond secret, s'élevait mon enfance. Ivoir, respectable quant à l'habitat seul. Il y fut formé une jeunesse par une éducation sévère, mais dans une ignorance absolue de moi-même, d'un homme, me disant souvent, sous brève et hardi, le sort l'appelle à de grandes choses, à l'âge d'aujourd'hui l'âge d'espérer à la chevalerie, il me conduisit sur une haute montagne d'où l'on découvre plusieurs chemins. J'y trouvai un couvent et des ruines. « Pars, me dit Ivoir, suis ce chemin, va demander en son royaume de la chevalerie. Quand tu auras mérité de connaître et de porter ton nom, un illustre chevalier te dira quel fut ton père, te montrera son meurtrier, et tu le vengeras. » A ces mots il me quitta, et se perdit dans les montagnes. Je suivis le chemin qu'il m'avait indiqué. Bientôt une forêt se présenta, et la route s'y enfouit. Tout à coup s'offrit devant moi un chevalier qui m'arrêta au passage. Sa taille et ses traits, son maintien fier, son air noble, et tout son aspect farouche et singulier. « Danois, me cria-t-il, suis-tu porter la lance? — Tu vas le savoir, lui dis-je. — A l'instant nous courrons l'un sur l'autre, et je te jure sur la poussière. Il se relève et me surprend au cou. « La victoire me coûte d'espérance; pourrais-tu t'en aller, dis que tu es vaincu le chevalier des montagnes d'Ecosse, et quand tu auras besoin d'un ami véritable, compte sur moi. » Il me quitta, et j'arrivai à la cour. Mais jadis de ma surprise ce même chevalier qui j'ai vaincu dans la forêt, toujours baigné d'armes, mystérieux, incompréhensible, m'avait devancé dans ces lieux, annoncé un roi, et fait inscrire parmi les aspirants, sous le nom du Danois inconnu.

OLGA. Cet homme singulier est donc votre guide, votre protecteur?

LE DUC. Je ne sais ce qu'il est, ni quel motif le fait agir; mais sa conduite quelquefois confond mes raisons. Cet être, qui ne se peut définir, éprouve toutes mes démarches, surveille toutes mes actions comme une ombre attachée à mes pas, pénétrant jusqu'à mes plus secrètes pensées, m'apparaît à chaque instant; et, avec une rigueur inflexible qui m'effraie et me sollicite, il me trace mes devoirs, me montre le chemin de l'honneur, et me rappelle la vengeance que mon père me commande. Sans se cacher, il étale ses regards. Cependant, à toute heure, en tous lieux, je l'ai vu près de moi: il me semble toujours l'avoir à ses côtés. Dans le silence des nuits se voit rôder à mon oreille. Jusque dans ce moment même... (s'arrêtant). Le voilà.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, OLMERIC.

OLMERIC. Malheur en fils ingrat, s'il se livre aux douceurs de l'amour quand l'ombre d'un père gémit et demande vengeance!

OLGA. Dire!

OLMERIC. Quel homme, et quel discours!

LE DUC. Qui que tu sois, c'est trop éprouver ma patience! Pourquoi m'illiger par d'injustes reproches?

OLMERIC. Mais quel père?

LE DUC. Je ne le connais pas.

OLMERIC. Es-tu digne de le connaître?

LE DUC. Que faut-il faire? Parle, et ne m'outrage point.

OLMERIC. Te livrer à la gloire et fuir la mollesse. Fais retentir cette jeune personne; il faut que je la parle.

OLGA. A l'instant, l'éclatante, éblouissante, l'aspect de cet homme me fut tremblant. (ils sortent).

LE DUC. OLMERIC. Arrêtez, madame, (s'adressant à Olga).

Je n'ai point de secret pour celle à qui j'ai fait l'hommage de ma vie.

OLMERIC. Aucune imprudence! sans-tu n'est à toi, te le dis-je, tu veux lui donner?

LE DUC. Ne puis-je au moins disposer de mon cœur?

OLMERIC. Pense-tu, (à Olga). Parfois, madame, sans doute vous éloigner: c'est de vous-même qu'il faut que je l'entretienne.

OLGA. De moi... seigneur; je me retire. (s'adressant à Olga). Je te puis t'exprimer l'effroi dont mon âme est remplie, (elle se retire).

OLMERIC. Sans doute, OLMERIC. Le Danois semble être effrayé par l'entente des impostures.

SCÈNE IX.

OLMERIC, LE DANOIS.

LE DANOIS. Nous voilà seuls enfin; que me voulez-vous?

OLMERIC. Quelle est cette jeune personne auprès de laquelle tu perds des instants que tu devrais consacrer à la gloire?

LE DANOIS. Son nom est Olga; celui de sa famille est un secret qu'elle a confié à ma foi. Vous avez vu sa beauté, ses grâces; ah! si vous connaissiez ses malheurs, vous en seriez touché.

OLMERIC. Tout chevalier doit honorer les dames; mais que l'amour ne soit que le déshonneur de l'honneur, est-il digne de valoir quand il n'est autre que l'effroi? Si tu n'as pas le cœur de ton père, imite ses vertus et non pas ses erreurs.

LE DANOIS. Mais père!... Vous l'avez donc connu?

OLMERIC. Arrête! le temps n'est pas venu de m'écouter encore. Fais ton devoir, remplis le vœu d'un père qui, de fond de sa tombe, convoque en toi le seul espoir de son sang, et tu pourras ensuite donner quelques moments aux douceurs de l'amour.

LE DANOIS. Eh bien, seigneur, de m'apprendre le devoir qu'il m'impose, et m'indiquer-moi le coupable qu'il faut que je punisse.

OLMERIC. Tu n'es pas encore chevalier.

LE DANOIS. Hélas! cet honneur m'est promis; mais comment puis-je l'espérer? Sans nom, sans rang à la cour, sans titres de noblesse, qui pourrai-je désigner aux hommes son frère?

OLMERIC. Le plus illustre, quand je l'ordonnerai.

LE DANOIS. Quand vous l'ordonnerai-je? Vous n'êtes donc soumis à moi?

OLMERIC. Quel usage ferais-tu de tes armes, si jamais tu étais chevalier?

LE DANOIS. Si j'étais chevalier... je volerais au combat, j'appellerais toutes les joies, je rendrais tous les combats; l'amour me précéderait la force et la valeur d'Artus, et, dès lors d'accomplir mon destin, je vendrais tous dire: « Donnez-moi mon nom, et m'offrez-moi la victime que demande mon père. »

OLMERIC. Bien, jeune homme! je suis content de toi, et tu seras satisfait.

LE DANOIS. Que dites-vous?

OLMERIC. Aujourd'hui, tout à l'heure, ici, les vœux sont comblés.

LE DANOIS. Ah! n'irrites pas mon impatience par l'attitude d'un vain espoir; hélas! m'en coûtera-t-il la vie.

OLMERIC. Pour user former ce doute, l'âme j'en suis sûr? Le roi va sortir de son conseil; il viendra dans ce lieu. Restez! et tu verras si ma prédiction s'accomplit. Adieu!

SCÈNE X.

LE DANOIS. Oui. Je ne puis revenir de ma surprise. Quel! ce serait pour moi que ce grand jour s'appellerait le jour du chevalier? O mon Dieu! les malheurs seraient donc à leur terme! Ombre de mon père, tu serais éprouvé, et moi j'aurais vu mon nom que je pourrais ainsi rendre illustre par ses exploits!

SCÈNE XI.

LE DANOIS, COWLEY.

COWLEY, seigneur. Ah! seigneur, je vous cherchais partout.

LE DANOIS. Eh bien!

COWLEY. Gardez-vous de quitter ces lieux.

LE DANOIS. Pourquoi?

COWLEY. C'est dans cette salle, au milieu de ces troupes, que vous allez recevoir l'ordre de la chevalerie.

LE DANOIS. Il est donc vrai! Sage Ivoir, si tu ne m'as point trompé, je touche au moment de connaître ma destinée.

COWLEY. Ah! seigneur, ma joie est si grande, qu'il faut penser à réprimer mes larmes. Un jour de plus, cependant, et je serais revenu trop tard des Gaules pour être témoin de ce grand événement. Ah! en aurais-je assez vu de sa vieillesse.

LE DANOIS. Non, à propos, seigneur, que serons-nous de cette heure qui lui est destinée?

LE DAMEL. Je l'ignore.

COWEY. Mais de qui la tenez-vous ?

LE DAMEL. Il y a peu de jours que, me promenant seul, sur approches de la nuit, sur les bords du Sijonnet, à l'endroit où s'élève le tombeau du grand Alfred, des gémissements frappent mon oreille ; je me dirige vers l'endroit d'où partent ces cris plaintifs, et je vois, étendu sur le bord d'un sentier, un guerrier se débattant contre la mort. Soit l'horreur et de pitié, je veux le secourir ; mais il m'avertit, et, d'une voix expirante, il m'adresse ces mots : « Écoute, que que tu sois, n'entreprends point de prolonger mes jours, la trame en est coupée, et ma mort effroyable est le juste châtiment de mes crimes. Me le crier, peut-être, j'en aurais le repentir, puisqu'il m'envoie vers moi. Approche, et jure d'exécuter ma dernière volonté. » Je le promets. Alors, faisant un dernier effort, il tire cette balle de son sein, et, me la remettant, il s'écrie : « Un grand secret y est contenu, il doit servir de paille à l'honneur et l'innocence fausement accusée : hâte-toi donc de la faire tenir au Solitaire des Gauls ; on te la rendra. Si, par un sort fatal, tu ne pouvais l'atteindre... » Il expire sans pouvoir achever.

COWEY. Et vous vouliez charger de la balle et du secret ?

LE DAMEL. Ne pouvant quitter la cour, et sûr de la fidélité, je me chargeai d'acquiescer ma promesse.

COWEY. Et vous en êtes en effet dégoûté, puisqu'un votre nom j'ai vu dans les Gauls pour recueillir le dernier vœux du chevalier mourant. Mais puisque le Solitaire a quitté sa retraite, et que personne ne sait où il a porté ses pas, peut-être vous devriez courir...

LE DAMEL. Non, je dois respecter la foi promise et attendre que le temps éclaircisse ce mystère.

COWEY. L'absence nous, d'ailleurs, vous appellent ailleurs.

LE DAMEL. Qu'entendez-vous ?

COWEY. C'est le roi qui s'apprête... O mon maître ! vous êtes très chevalier.

SCÈNE XII.

LE ROI, OLMERIC, LE DAMEL, COWEY, CHEVALIERS, GENDARMES, LES ÉCUYERS portant une armure et les attributs nécessaires à l'armement et à l'équipement. Le cortège se range et le roi monte sur son trône. Les chevaliers sont en face du roi.

LE ROI, sur son trône. Chevaliers, vous êtes instruits du sujet qui nous rassemble. Nous allons recevoir un jeune danois au rang de nos frères d'armes. Il vous est inconnu ; mais, fidèle aux lois instituées par Artus, c'est en votre présence qu'il va subir son examen. Si, malgré les réponses du jeûne aspirant, il restait sur son destin quelques obscurités, d'avisance je suis garant qu'il est digne en tout points de l'honneur qu'il sollicite. Qu'on présente le candidat.

LE DAMEL, à part. Je ne puis contenir mon aspiration, (à Omeric, qui s'approche de lui et lui présente le man.) C'est donc vous, glorieux ami...

OLMERIC. S'il te plaît le Danois en face de toi. Sire, et vous, chevaliers, au damoiseau, seigneur d'Artus, demandez l'honneur d'être admis chevalier.

LE ROI. Qui le présente, et qui répond de lui ?

OLMERIC. Moi, le Preux des montagnes d'Écosse, chevalier des sept royaumes et de la Talie rovide.

LE ROI. Quels sont ses titres ?

OLMERIC. Seize ans d'âge, noble et sans tâche.

LE ROI. Ses faits d'armes ?

OLMERIC. Il m'a vaincu, et c'est la première fois que j'en ai perdu la pousse.

LE ROI. Jeune homme, un tel exploit suffirait pour immortaliser un vaillant chevalier. Mais poursuivrez-vous quel est son nom ?

LE DAMEL, à part. Que répondra-t-il ?

OLMERIC. Le Danois innocent, jusqu'en jour où le crime petit par son bras laissera sortir de la tombe le nom glorieux que le ciel lui réserve.

LE ROI. Il suffit, noble preux. Et vous, jeune homme, priez l'airait que vous m'inspirez pamer dans tous les cours : Chevaliers, vous l'avez entendu ; désignez-vous l'admirable au rang de vos frères d'armes (Tous les chevaliers tendent la main au signe de consentement, et les guerriers baissent leurs lances. — Le roi se lève.) Approchez, Danois. (On place un coffre devant le trône. Omeric et le Danois, excepté le roi, s'élèvent l'épée d'est, qu'ils ont promise sur un plat d'argent. Ils se tiennent debout et se regardent avec contentement. Le roi se penche et se retire à l'écart, en adressant la parole au Danois.) Recevez cette épée qui fut terrible dans les mains de votre père. Je vous la donne en son nom ; c'est avec elle que vous le vengerez. Et maintenant, si vous ne pouvez supporter au glaive de la justice ; mais, dans les États étrangers qui lui ont ouvert un asile, la loi ne peut l'atteindre, et le crime reste impuni. Allez donc, l'honneur et les lois de la

chevalerie vous le permettent ; allez venger à la fois un père et sa justice impunément livrée. (Omeric cède l'épée au Danois.)

LE DAMEL, à tous les seigneurs. O lui que mon père a rendu redoutable et terrible, lui ne me qu'il n'est plus que son ombre ne soit satisfait et tous mes vœux accomplis !

LE ROI. Chevaliers, recevez son serment. (au Danois.) Ce fut Artus qui le dicta ; songez que qui l'ont fait s'attire la haine des hommes et le courroux du ciel.

LE DAMEL. L'épée est, non, mais le geste et le cœur ; mais les chevaliers tiennent l'épée, et le roi se lève. Je jure Dieu, Artus et cette épée, d'être fidèle à ma loi, à mon prince, à l'honneur, de vous me servir à l'appui du faible, au soulagement du juste ; et surtout je promets de secourir à l'innocence opprimée, à la vertu persécutée. (Le Danois reste à genoux ; le roi finit son acte et lui en donne trois coups sur l'épaule en prononçant les paroles suivantes.)

LE ROI. Artus, le roi de la loi, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier : sans honte, hardi et loyal, (les autres chevaliers font le signe d'armes, les guerriers baissent leurs lances et le seigneur se retire.) Adieu chevalier, un tournoi va s'ouvrir, vous en aurez les honneurs : les lois de la chevalerie vous permettent de choisir dans ma cour le dame qui doit y précéder ; jouissez de tous les avantages que ce tournoi vous donne.

LE DAMEL, bas à Coweys. Coweys, va, cours, dis à Omeric que je suis chevalier, qu'elle convie ses frères, et que nos pères seront vengés. (Le roi sort avec tout le cortège.)

SCÈNE XIII.

OLMERIC, LE DAMEL.

LE DAMEL, à part. O mon cher Omeric, tu vas donc présider à cette fête brillante ! Oui, c'est de les mains nobles que je veux recevoir le couronnement du vainqueur.

OLMERIC. Eh bien, es-tu content ?

LE DAMEL. Je suis au comble de mes vœux. Mais vous, mon généreux protecteur, on plaint mon gendre fatigué, comment vous expliquer l'excès de ma reconnaissance ?

OLMERIC. Va, je suis payé par ton bonheur. Mais ce tournoi, ces joutes, ces jeux d'armes ne doivent être pour toi que le prétexte d'une autre gloire. Si tu sors triomphant de la lice, je promets de te laisser libre, et dont le voile déjà se lève, j'espère, nous conduira vers la retraite qu'habite l'annexion de son père.

LE DAMEL. Vers sa retraite ?

OLMERIC. D'où n'est la surprise ?

LE DAMEL. Qu'il vous connaissait facile qui le dérober aux lois, et ce noivert respire encore !

OLMERIC. C'est à ton bras qu'il est réservé de le punir ; et, pour qu'il ne puisse l'échapper, je l'ai fait chercher avec un soin infatigable. On a découvert sa retraite ; des amis fidèles, secondant mes desseins, l'observent en secret et m'instruisent de ses moindres démarches.

LE DAMEL. Hâtez-vous donc de me guider vers lui, qu'il cesse de vivre, et que son nom cesse d'exister. (On entend soudain la trompette.) Mais quel bruit se fait entendre ? Omeric, c'est le signal des combats. (Coweys avance.)

SCÈNE XIV.

LE DAMEL, OLMERIC, COWEY.

COWEY. Entendez-vous, mon cher maître ? L'appel sonne, le tournoi va s'ouvrir, et déjà mille chevaliers assaillent les barrières.

LE DAMEL. Qu'on prépare mes armes.

OLMERIC. Rendez-moi le champ d'honneur, et souvenez-vous de la promesse.

LE DAMEL. J'y vole, et j'en sortirai digne, et de vous et de mon père.

OLMERIC. Vieux, triomphe, accours dans mes bras, et tous les deux nous complèterons un de nos plus beaux jours. (Il sortent sans les deux.)

ACTE DEUXIÈME

Un jardin : à droite, un tronc de verdure.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLMERIC, LE DAMEL.

OLMERIC. Non, je ne puis supporter davantage la vue de cette horrible fête ! Laisse-moi fuir, laisse-moi m'éloigner encore. Et ce sont là les jeux, les plaisirs des guerriers !...

LE DAMEL. Mais que devons nous penser la cour et le roi en vous voyant quitter tout à coup en tournoi dont vous êtes nommée la reine ?

OLMERIC. Ah ! si me me venait point ce fusteste bonheur, qu'il fût, hélas ! acheter si cher. Comment puis-je contempler,

OLIVA. Ce n'inquiète pas mon chevalier... que dis-je ? Il est avec le vôtre. Ah ! qu'il recroisera sa victoire quand il saura que c'est vous... Oui, mon père, j'aurais pu m'imaginer, il suit vos infortunes déjà j'ai reçu de sa bouche le serment de protéger vos jours et de faire valoir votre innocence.

PALMERIN. Je peut-être... O ma fille ! gardez-vous de me faire connaître ce n'est ni l'instant, ni le lieu de lui révéler un secret si fatal. L'ordre même de son sile pourrait m'être funeste. Il ne doit savoir qui je suis qu'en apprenant les causes de mon malheur, et ce qui peut servir à ma justification. Quand il en sera temps, c'est moi qui prendrai le soin de l'en instruire.

OLIVA. Hien ! le voilà... Cachet vos traits, mon père !
PALMERIN. Pourquoi ? Il ne me connaît pas ; je puis rester et l'entendre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAMESEL, en habit de chevalier.

LE DAMESEL. Eh quoi madame, en me privant de la vue de vos châteaux, à traversons pas étant de voir s'éteindre mon courage ? Ah ! sans le souvenir qui élève tous les instants on rempli ma pensée, en lieu de recevoir l'hommage d'un vainqueur, peut-être aurais-je en ce moment à rougir de ma délaix.

OLIVA. Eh quand vous retenez à la gloire au milieu des périls, puis-je en dire moins sans exposer d'effroi ?

LE DAMESEL. Pardonnez, chère Oliva ! mon amour...

OLIVA. Je meurs ! Palmerin, chevalier...
LE DAMESEL. madame. Que voyage ! vous que le sort des armes a pour un instant remis à ma loi ; étranger, dont la valeur fait tout le prix de ma victoire, avez-vous oublié ce qu'elle vous prescrit ?

OLIVA. A part. Moment terrible !

PALMERIN. Non, chevalier, j'ai rempli mon devoir.

LE DAMESEL. Cependant je vous envoie à vos côtés cette épée que mon respect avait mise à ses pieds.

OLIVA. Elle y fut, en effet, cette épée jadis si fameuse par tant d'années de gloire, que le comble par la vertu, me comptant sur votre générosité, ma suite l'a remise à sa place.

LE DAMESEL. Qu'entendez-vous ? Eh quoi madame, ce chevalier serait-il connu de vous ? Daignez m'apprendre...

OLIVA. Qui si vous suffisez de savoir que cet infatigable héros tous les égards, et que chevalier vous avez épargné mes jours, vous m'avez soustrait la douleur de pleurer son trépas.

LE DAMESEL. Ma surprise est extrême !

PALMERIN. Vous m'avez vu venir, plusieurs jeunes hommes ; mes jours étaient à vous, vous pourriez en disposer ; vous le deviez peut-être, puisque de étaient le prix de votre vaillance, et celui que semblait mériter une coupable fureur. Ah ! si vous aviez pu lire dans mon âme !...

LE DAMESEL. Oublier, chevalier, oublier un combat où la fortune seule a trahi votre courage. Mais d'un vent dans la trombe et la tristesse que je lis dans tous les yeux. Pour-quoi semblez-vous éviter ses regards ?

OLIVA. Hélas ! qu'avez-vous demandé ?

PALMERIN. Trembler, jeune homme, trembler d'en apprendre davantage !

LE DAMESEL. Que veut-il dire ?

PALMERIN. Non, non, non, Oliva, que je me suis réservé le droit de vous parler, tout sera le voile funéraire qui couvre mon existence. Tantôt, après les fêtes qui doivent terminer celle du tournoi, lorsque chacun se sera retiré, ne manquez pas de vous trouver en ce lieu ; je m'y rendrai, et dès lors que je vous révélerai ces funestes secrets.

LE DAMESEL. A part. Je ferai encore mon devoir.

PALMERIN. J'attends le mot de quelqu'un qui s'avance ; surtout soyez prudent, ni hale ni suite.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, COWEY, monastère.

COWEY. Surtout, un vous recherche partout ; mais moi qui ne pourrais douter qu'après de madame je trouverais mon maître, je suis accouru vers lui. Le jour, l'après-midi, n'est-ce pas jusqu'à la respiration.

LE DAMESEL. Que voulez-vous m'apprendre ?

COWEY. Un vous attend pour vous consacrer sur le champ de victoire. Tous ceux que vous avez terrassés se réunissent pour former votre cortège triomphal. Le jour, l'après-midi, n'est-ce pas jusqu'à la respiration.

LE DAMESEL. Arrête, Cowey ! Respect à la valeur, et surtout à l'infirmité. Non, chevalier, cette loi n'est pas faite pour un héros tel que vous ; et celui qui l'aurait rêvée, quel qu'il soit, doit être honoré par son chevalier. Madame, on m'a dit, dispoquez-vous !...

OLIVA. Hélas ! quel moment pour un triomphe !

PALMERIN. Allez, Oliva, allez donner un nouveau prix à la victoire, en couronnant ce jeune héros d'un laurier que sa valeur a si bien mérité.
LE DAMESEL. Quel triomphe ! Rien n'égale ma surprise !
(Ouvrant tout au fond du théâtre.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, OLIMERIC.

LE DAMESEL. Ah ! c'est vous, mon généreux protecteur ! Sa vue d'Oliveric cause un mouvement de surprise générale. Oliveric s'avance, et paraît toujours monastère Palmerin.

OLIMERIC. Je me souviens. Que fait-il, jeune héros ? Le triomphe d'attend, et déjà tout un peuple le demande à grande cris.

LE DAMESEL. Tu triomphe ! ah ! que peut-il attendre à mon bonheur, quand Oliva m'accorde son sourire, et que vous êtes satisfaits ?

OLIMERIC. Oui, je suis content de moi. (A Palmerin.) Mais vous, chevalier cruel et méchant, quelle souille fureur, s'emparant de votre âme, vous a fait tenter d'empoisonner une arène préparée pour des jeux ?

PALMERIN. C'est l'espoir de m'affranchir par le triomphe d'une infamie trop pénible.

OLIMERIC. L'avez-vous le ciel ne vous étance ! (A Palmerin.) Le jour est enfin entré d'accomplir son serment. (A Oliva.) Allez, madame, accompagnez ses pas ; c'est de vos mains qu'il doit recevoir la couronne, ce son l'ardent point à que rendent auprès de vous, (A Palmerin, qui fait un mouvement pour partir.) De nouveau, chevalier ! il faut que je vous parle.

OLIVA. Hien ! (A Oliva.) Eh ! que lui voulez-vous ?

LE DAMESEL. Chevalier, vous ignorez pas qu'il veut être reconnu.

OLIMERIC. Soyez tranquille, je respecterai son secret.

OLIVA. Je me souviens de mes devoirs.

LE DAMESEL. Oubliez vos alarmes, tendre amie, (Je meurs tout, l'âme et l'âme, et tendant d'émotion la surprise et le terreur.)

SCÈNE VIII.

PALMERIN, OLIMERIC.

OLIMERIC, à part. C'est bien lui qui m'a dérangé.
PALMERIN, à part. Évitez cet entretien, il pourrait me trahir. (Il sort.)

OLIMERIC. Je le vois, je l'aurai ; mais ce n'est point à moi que mon épée appartient l'honneur.

PALMERIN, à part. Ciel ! je suis reconnu ! (Haut.) Qui l'a dit que ce fut la mon nom ?

OLIMERIC. L'ombre du grand Alfred.

PALMERIN. Ah ! si son ombre parlait, je n'aurais plus besoin de celui mon tige ! (Il tire sa ceinture.) Que vous-le de moi ?

OLIMERIC. Vengeance !

PALMERIN. Je suis prêt à la salafaire, mortelle.

OLIMERIC. Je le vois, je l'aurai ; mais ce n'est point à moi que mon épée appartient l'honneur.

PALMERIN. Je l'entends. Oui, je sais, car le bruit en a pénétré jusque dans ma soule retrait ; je sais que, mon content de l'arrêt fatal sous lequel je gémis depuis quinze années, les suites d'Alfred étaient scellées un venant pour punir de son délit des morts. Irrité d'un projet si barbare, lassé de mon obscurité, je suis venu, brûlant à mon tour du feu de la vengeance, pour le chercher, cet ennemi qu'on m'a accusé, de ne pourrais douter qu'il serait en votre pouvoir qu'on préparait avec tant d'écrit ; moi m'annonçant l'appeler hautement, dans la crainte de me compromettre moi-même, j'avais résolu, pour m'attendre, de combattre à mort tous vos chevaliers. Hélas ! j'ai été prévenu de la vigueur de mon bras ; le premier qui s'est offert à moi, vous ; pour comble de malheur, je suis reconnu, et je prévois mon sort.

OLIMERIC. Il est vrai que d'un mot je pourrais faire tomber la tête sur l'écusson ; mais Alfred veut une victoire plus glorieuse offerte à sa renommée, et je dois accomplir la Volonté de ce héros. Seul je l'ai reconnu ; je garde le secret.

LE DAMESEL. Et se de peine. Après les fêtes, quand tout sera rentré dans la calme ordinaire, la ville, les champs, le ciel et moi-même vengeur. C'est par son bras que le sang coulera le crime dont il a souillé les jours.

PALMERIN. Cesse de me traîner en criminel ; mon cœur est pur, la conscience est tranquille, et si le ciel prodigue l'innocence, je serais vainqueur d'un combat consacré par l'injustice et la barbarie. Attendez mon combat.

OLIMERIC. Après le lile, c'est moi qui le présenterai.

PALMERIN. Il suffit.

OLIMERIC. Je compte sur la parole.

PALMERIN. Je le sais.

OLIMERIC. Compte aussi sur la mienne. Le roi s'avance, accompagné de ses gens. (Il sort.)

PALMERIN. (Il sort.)

OLIMERIC. (Il sort.)

PALMERIN. (Il sort.)

OLIMERIC. (Il sort.)

PALMERIN. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LE ROI, LE DAMOISEL, OLORA, LEONTE, COWELLY, DAMES, SEIGNEURS, CHEVALIERS, PAGE, GARDES, HÉRAUDS, ETC.

(Le Damoisel passe sur un cheval en costume de laurier, et marche entre le roi et Olora.)

LE ROI. Le chevalier inconnu qui s'est présenté au tournoi s'est-il enfin nommé?

LE DAMOISEL. Non, sire, il a désiré ne point se faire connaître.

LE ROI. Son orgueil humilié doit inspirer l'indulgence, je veux qu'on respecte son secret. (Tout le monde prend place pour le ballet. Quand il est terminé, le roi descend de son trône, traite en cour l'invité, et il se va promener.) Jeune chevalier, le destin semble joindre vos vœux un regard protecteur : continuez à jouir de la clémence à la bravoure; faites redoubler le guerrier, laissez le vainqueur, et tous les jours de votre vie seront, comme aujourd'hui, des jours de triomphe et de gloire. Vous, mes fidèles sujets, allez prolonger par de nouveaux exploits le souvenir de ce tournoi mémorable. (Pendant la sortie du roi et de toute la cour, un corselet enfilé au Dauphin, qui le lient avec la plus vive agitation. Cowelly s'approche de lui bas, et Olora le fixe avec inquiétude.)

SCÈNE X.

LE DAMOISEL, OLORA, COWELLY.

OLORA, à part. Que peut entendre cet écri?

LE DAMOISEL, étonné Cowelly d'Olora, et lui parlant à voix basse.

COWELLY.

COWELLY. Seigneur?

LE DAMOISEL. Va préparer mon armure de bataille; choisis le plus ardent de nos destriers; que dans une heure tout soit prêt. (Olora s'approche avec inquiétude du Damoisel, elle s'étend et se va voir de der.)

OLORA. Ciel!

COWELLY, avec surprise et terreur. Que m'ordonnez-vous, mon cher maître?

LE DAMOISEL. Je ne veux ni la lance ni le bouclier; c'est un combat à mort; la lance et le cimeterre. Va.

COWELLY. Fédieu! (Il sort.)

SCÈNE XI.

LE DAMOISEL, OLORA.

OLORA. Grand Dieu! que m'êtes-vous encore? Cruel! vous me cachez un horrible projet!

LE DAMOISEL. Chère et tendre Olora, calmez ces alarmes, partagez plutôt mon bonheur et me joiez; vous, une joue, puisque mon sort va s'éclaircir, et que votre main sera celle qui le prix de ma victoire. Laissez, laissez ce billet qu'un inconnu vient de me remettre, (il le donne à Olora.)

OLORA, lisant. « Damoisel inconnu, retirez les armes : dans une heure la vengeance ton père, tu apprendras ton nom, et Olora deviendra ton épouse. »

LE DAMOISEL. Eh bien, quelle autre faveur pouvais-je demander en ciel?

OLORA. Encore un combat... toujours du sang...! Hélas! sous quels affreux auspices notre hymen se prépare-t-il...! Ah! je n'entends parler que de forêts, de vengeance, de victimes...! An nom de notre amour, n'allez pas à cet horrible combat.

LE DAMOISEL. Que demandez-vous, Olora? La crainte égare votre esprit. Mutil que je refuse de venger mon père! Ah! cherchez plutôt à l'irriter encore, ce courroux que malgré mes efforts je sens explorer sous le poids inconnu d'un sentiment pénible et douloureux. Oui, je ne sais quel pressentiment semble glacer mon courage : il n'est pas jusqu'au secret fatal que ce guerrier sinistre doit nous révéler ici, qui ne me poursuive malgré moi comme un fantôme effrayant.

OLORA. Dieu! le voir. (Palmerin paraît, jette sa regard autour de lui, fixe sa sœur et s'approche.)

SCÈNE XII.

PALMERIN, LE DAMOISEL, OLORA.

PALMERIN. Chevalier, Olora, je vous ai promis une révélation importante et terrible, je viens avec regret vous tenir ma parole. Accusé comme je suis porté à votre âme un coup bien affreux, mais l'honneur me l'ordonne, et l'obéir avec douleur. Vous aimez, chevalier, vous aimez, je le vois trop, avec toute l'ardeur d'un premier amour inspiré par la beauté, l'innocence et le vertu. Hélas! que cet hymen eût été cher à tous les trois!

LE DAMOISEL, effrayé. Eh bien, qui pourrait, qui oserait l'y opposer? Prenez garde, chevalier, vous touchez à toute mon existence. Grand Dieu! qu'allez-vous ajouter?

PALMERIN. Que le ciel semblait vous avoir faits l'un pour l'autre, mais qu'un destin cruel vous sépare à jamais.

LE DAMOISEL. Vous savez... Pourquoy?... Mais non, n'aidez pas trembler de moi l'apprendre.

PALMERIN. Prononcez donc vous-même. (Murmure en silence.) Je suis son père, et son père est Palmerin.

LE DAMOISEL. Vous, Palmerin! Ah! de quel poids affreux mon cœur est soulagé! Plus de mon amant, libérateur et respectable Palmerin, recevez le respect et l'hommage du chevalier d'Olora.

PALMERIN. Eh quoi! ce nom ne vous fait pas reculer d'effroi? Vous ne savez donc pas qu'il m'a tout condamné comme un lâche assassin?

LE DAMOISEL. Je suis tout, Oui, seigneur, votre charnamé! Ille avait disposé dans mon sein ce terrible secret. J'ai promis, j'ai juré d'embrasser votre cause, et, dussé-je y consacrer le reste de ma vie, je forcerai l'univers à reconnaître votre innocence!

PALMERIN. Mon innocence! Ah! j'ai donc une fois entendu ce mot sortir de la bouche d'un mortel.

LE DAMOISEL. Mais quel est donc l'obstacle inconcevable qui s'oppose à votre justification?

PALMERIN. Apprenez mes malheurs, et jugez s'il me reste encore quelque espoir. Alfred, le plus fier et le plus ambitieux des chevaliers, après d'être des charmes de l'aimable Roseline, l'illustre prébende de la maison de Cornouailles; mais Roseline préférait en secret l'insouciance de son frère à l'orgueil de ses parents. Alfred en conçut contre son frère une haine implacable. Son ressentiment ne tarda point à se révéler, et le roi lui-même, qui en craignait les suites, arracha à Roseline de former un choix qui terminât ses querelles. Le fils le légitime, et Alfred, le fils de la vengeance.

LE DAMOISEL. Je conçois la douleur, mais sa haine était injuste.

PALMERIN. La honte de ce refus, bien plus que son amour, lui fit pour quelques temps abandonner l'Angleterre. Quatre ans après, il y revint. Le ciel m'avait rendu père, et son dépit sembla s'engourdir à la vue de mon bonheur. Il me provoqua de nouveau; la guerre entre nous devint affreuse. À la tête de nos vassaux armés, nous nous livrâmes des combats terribles. Deux fois il m'enleva mon épouse, deux fois je l'arrachai de ses mains. Cruels événements! Roseline expira victime de tant d'horreurs.

OLORA. Hélas!

LE DAMOISEL. Quelle barbarie!

PALMERIN. Alors peut-être sa fureur devait égale à la sienne. Un jour, jour mémorable! nous nous rencontrâmes sur les bords du Sijouai. Là, nous jurâmes de livrer notre dernier combat. L'isolement de la vallée, la nuit qui s'approchait, tout nous assurait une entière liberté. Nous n'avions pour témoin que le ciel. Nous convînmes que le vainqueur, mort ou vivant, resterait à la disposition du vainqueur. Des serments scellèrent ce noir traité, et nous nous mitâmes en engagement comme les tigres des forêts. Trois fois meurtris, couverts de sang, haletants de fatigue, nous suspendîmes notre rage et nos coups. Enfin, le grand Alfred, le grand sept royaumes, l'orgueil de la Table ronde, tomba à mes pieds, roulant dans la poussière.

LE DAMOISEL. Il périt?

PALMERIN. Non. Atteint d'une blessure peu profonde, mais épuisé de fatigue, il attendit la mort. L'archaïs sa cuirasse, et portant sur son cuir la pointe de mon épée : « Renonce à la vie, lui dis-je, ou jure par le ciel, que la fureur outragée, que tu ne m'appelleras jamais de nouveau combats. » Il se fit le serment. Atteint, je vais chercher du secours; je le fis transporter dans mon propre château, et je lui prodiguai tous les soins nécessaires... Fumée générale! Le bruit de ma victoire me tarda point à se répandre. Les amis d'Alfred accoururent pour le caresser. Le frère lâche, trop connu par ses déloyautés, qui, jadis de son frère, tant fois vaincu par moi, m'abandonna en secret, trahissait à leur tête. Je les conduisis dans l'appartement où reposait Alfred. Nous entrâmes. Le silence régnait. Persuadé qu'Alfred goûtait un repos salutaire, j'étais tout à moi-même. Bientôt il me peignit mon effroi : le voir Alfred, tu pourrais dans le sein, et glacé par le froid. Immobile de surprise et d'horreur, je voyais un âme qui s'ouvrait sans mon pas, et j'y fus englouti!

LE DAMOISEL. Jure-t-il?

PALMERIN. A la vie d'Alfred, un serment de toutes parts, on entoure le cadavre : l'assassinat paraît évident, on m'accuse. Alfred est mon ennemi, personne ne l'ignore; le meurtre est commis dans mon château, où je suis seul avec des gens qui ne s'occupent que de le qu'on retire de sa place et marqué de mon chiffre; le qu'on se tient de preuves? Faut de mon innocence, j'étais pourtant résolu de comparaitre, d'ex-

poser la vérité, et d'attendre tout de la justice divine; mais de perfides conseils m'engagèrent à m'indigner : on promit de me la défendre, on ne fit que m'occire. Ma fuite même démentait contre moi; l'obéissance en profitait avec orgueil; je fus jugé coupable, et vous savez le reste.

LE BARONCEL. Et le cœur et souffrit cette injustice des hommes?

PALMERIN. Je ne les accusai pas, l'erreur est pardonnable.

LE BARONCEL. Mais n'avez-vous jamais aucun indice, aucun soupçon sur l'auteur de la crime?

PALMERIN. Je présume qu'Alfred, humilié de sa déroute, aura lui-même abréché sa carrière. Tout ce que je puis conjecturer, c'est qu'il s'est tué, tant mes idées s'étaient troublées d'abord, c'est qu'il s'est tué, et cacha dans son sein un papier qu'Alfred avait sur la poitrine.

OLIVA. Un papier...

LE BARONCEL. Et vous ne l'avez pas contrainct à le montrer?

PALMERIN. Je l'ai voulu; mais il a ri.

LE BARONCEL. Le perfide! (Hors d'eux.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER. Je vous cherchais tous deux. Je ne m'attendais pas à vous trouver ensemble; mais je rends grâce au hasard qui m'a vu vous réunissant; le succès de mes vœux.

OLIVA. A part. Bien! qu'annonce ce discours?

LE BARONCEL. A part. Pourquoi tout mon sang frémit-il?

PALMERIN. Chevalier, viens-tu tenir la promesse?

OLIVIER. Oui. Le jour de la justice est enfin arrivé; il est temps de me faire connaître, et de répondre à l'innocence dans la nuit qui nous entraine. Tous deux regardez-moi; voyez l'innocence.

PALMERIN. Grand Dieu! le frère d'Alfred!

OLIVA. Tout est perdu!

LE BARONCEL. A part. Quel horrible soupçon s'élève dans mon âme!

OLIVIER. Jeune homme, depuis quinze ans mes vœux d'un point c'est d'être fixes sur toi, tonde invincible, je t'ai conduit à la gloire par le chemin de la vertu. Non, n'êtes-tu digne de moi aussi, et j'en attends le fruit. Souviens-toi des noblesses d'Écosse; souviens-tu d'être et de la promesse; il est temps qu'elle s'accomplisse. Alfred fut ton père. Voilà son assassin. Montre-moi son vengeur.

LE BARONCEL. montrez-moi le baron. Juste Dieu!

OLIVA. après. Où s'en va-t-il? Qu'en fait-il?

PALMERIN, avec une douleur profonde. O destin!

OLIVIER. Pourquoi donc à ce nom vos vœux palissent (as-tu dit)? Pourquoi une noble colère n'éclatât-elle pas dans tes yeux? Le voilà!... et tu restes impassible! Est-ce la peur ou l'indignation qui t'enchaîne?

LE BARONCEL. Qu'avez-vous dit?... Que suis-je autour de moi?... Jour d'horreur et de désespoir!... Moi, fils d'Alfred! Ah! l'ennemi la foudre sur ma tête, la terre s'entr'ouvre sous mes pas... Non, non, je ne suis point son fils; je ne puis, je ne puis pas le père.

OLIVIER. Insensé, quel discours!

LE BARONCEL. Ah! quel mot que vous m'avez trompé, que c'est pour m'épouvanter... Dites-moi que je ne suis pas le fils d'Alfred.

OLIVIER. Mille excuses!

LE BARONCEL. Eh bien, Alfred est mon père, oui, je vous ennuie. Mais pour être son fils, saigne donc un barbare, un tigre impitoyable? Voilà l'ennemi d'Alfred, mais non son assassin. L'innocence est innocente. Que dis-je? Il fut loyal et généreux; sa fille a reçu une foi, et c'est à moi de protéger leur jour.

OLIVIER. Je reste étonné... Oliva fille de Palmerin, et pour comble d'ignominie, amante du fils d'Alfred!... Ombre de mon malheureux frère, quelle doit être la douleur!

PALMERIN. Ombre! J'ai pitié de l'erreur qui l'égare et le rend si cruel. Quel! In te que ce jeune homme, convaincu de non innocence, porte sur le père de son amante une main parricide? N'est-il donc que non bras pour attaquer mes jours? N'as-tu pas une épée? N'as-tu pas chevalier? J'ai foi devant la honte de l'Échiquier, mais je suis prêt à combattre tout ce que l'Angleterre offre de plus vaillant.

OLIVIER. Penses-tu qu'Olivia ait attendu d'un autre le soin de venger son frère, si sa main n'eût été liée par serment? J'en jure à la honte d'Alfred de respecter la tête pour la servir sur son fils; c'est par son bras qu'il veut être vengé. (se tournant.) Fils ingrat, dont l'ennemi criminel trahit un père et parjure au fur, je t'ai plus qu'un mot à te dire : dans deux heures, Alfred sera vengé, ou la tête de Palmerin roulera sur l'échafaud. Adieu!

SCÈNE XIV.

PALMERIN, LE BARONCEL, OLIVA.

OLIVA. Quel horrible moment! Ah! mon père, qu'allions-nous devenir?

PALMERIN. Lui, le fils d'Alfred! O ma fille, que je le plains! OLIVA, se baissant. Chevalier, d'où vient cette sombre lueur qui se peint dans vos regards?... Dites, serrez-vous assez cruel?... Non, non, vous saurez plus de mon dessein.

LE BARONCEL. Oliva... laissez-moi... je suis le fils d'Alfred! OLIVA. Bizarre, je vous entends.

LE BARONCEL. Chevalier, dans cet effrent moment l'amour se luit. Je ne me souviens plus si vous êtes le père d'Oliva, si votre fille est mon amante; je ne vous plus devant moi que le meurtrier de mon père, ou la victime d'une erreur. Parlez; toutes les apparences vous condamnent, mais l'accent de la vérité est dans votre bouche. Couvrez, je vengerais mon père; laissez, si vous défendez jusqu'à la mort. Sur l'honneur que tout échevaler réside, par ce ciel qu'on ne trompa jamais, osez-vous jurer que vous n'avez point innocencé?

OLIVA. Il le demande encore! PALMERIN. Je vous ai dit la vérité; si vous ne m'avez pas cru, vous douterez de mon serment.

LE BARONCEL. C'en est assez. Oliva, chevalier, je vous rendrai le repos et l'honneur, ou l'un ou l'autre périra ensemble. PALMERIN. Ce dévouement est digne de vous, mais il est inutile. Le ciel nous abandonne, ne luttons point contre la destinée. Viens, ma fille, suis ton malheureux père; s'il est en temps encore, quittons ces funestes lieux, et allons, nous le ciel protecteur des faibles, chercher un asile, non contre le malheur, mais contre l'ignominie et l'échec.

LE BARONCEL. Oui, partez, seigneur, débarrassez-vous de moi, mais vous ennuiez; mettez à l'abri des jours si précieux. Mais vous, Oliva, vous aussi vous voulez me quitter! Ah! quand je vois défendre votre père, quand pour lui j'ajure tous mes serments, que je brave jusqu'aux liens du sang, et m'expose à partager l'horreur du crime qu'on lui impute, restez du moins, restez pour soutenir mon courage.

OLIVA. Oui, mon, j'abandonnerais mon père? Non, non, le ciel l'a rendu à mes prières, jamais les hommes ne nous sépareront. Chevalier, moi avec lui, la nature avant d'être à l'amour, vous y régneriez jusqu'au tombeau... nous je suivrais mon père.

PALMERIN. O la plus vertueuse des filles!

LE BARONCEL. Hélas! le sens trop, mon amour doit se taire; il me faut adorer jusqu'à l'arrêt qui me donne la mort! Parlez tous les deux, fuyez; mais du moins apprachez-moi quel sera votre asile?

PALMERIN. Vous en avez instruit, si le ciel permet que je l'ait. Vous cependant, généreux ami, ne laissez qu'avec prudence contre le préjugé qui m'assèche.

LE BARONCEL. Ah! je l'embrasse, j'en fais ici le serment. Mon existence est attachée à la vôtre, et je cours vous sauver ou périr.

OLIVA. Venez, mon père, je ne vous quitte plus. (ils sortent tous les trois.)

ACTE TROISIÈME

Le salon pathétique; au milieu du théâtre, un peu sur la droite, une grande table. Un fauteuil devant une estrade est destiné au roi. Le droite et de gauche sont des sièges pour les membres de conseil.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVA, LEONTINE.

OLIVA. Eh bien, Leontine, qu'en-tu appris? Notre fuite est-elle donc impossible?

LEONTINE. Brès! audace, est indigne chevalier, instruit, je ne sais par quel agent secret, du projet de votre fuite, a placé à toutes les issues du palais des gardes qui lui sont dévoués, et qui veillent sur toutes les démarches du seigneur votre père.

OLIVA. Homme cruel!

LEONTINE. Ce n'est pas tout; dans l'instant où je vous parle, il est allé trouver le roi, et l'entraîne secrètement.

OLIVA. C'en est fait, il est parti.

LEONTINE. Cependant il nous reste encore un appui. J'accourrais vous apprendre ces tristes nouvelles, quand j'en rencontrai votre jeune chevalier dans la grande galerie. « Courez, m'a-t-il dit, vers la malheureuse; ne la quittez point; rassurez-la; dites-lui que si la haine et la colosse ne l'entraînent pour perdre l'innocence, l'amour vaillait et suffit contre tout. »

OLIVA. Il se perdra, sans pouvoir le sauver!

Paris, si tu l'oses; regarde, sans rougir, le frère du grand Alfred.

LE DAMOISEL. Rendre grâce au souvenir que ce nom rappelle à moi m'imprime sans lui, je ne répondrais pas d'écouter plus longtemps ces discours qui m'ouffrent.

OLIVIER. Quel ferret, dis-moi ? Vous, frappe le son de ton nom ! Malheureux jeune homme, ouvre donc les yeux : suis-je un monstre, ou plutôt le Palmerin n'avait-il pas assassiné ton père, pourvénir à sa tête ? Le démentelage son sang au nom d'Alfred lui-même, que parles-tu de son sang ?

LE DAMOISEL. Oui, je suis qu'une bête humaine, allumant le courroux de ces deux chevaliers, offert à l'Angleterre l'affreux spectacle de leur haine sanglante. Je suis que mon père succomba ; mais le vengeur de Palmerin lui-même donna un crime qui méritait la mort ! D'oser venger mon père, si sa cause ne fut point légitime ?

OLIVIER. Et toi de le juger ?

LE DAMOISEL. Je ne puis frapper, du moins, quand je ne vois point de coupable. Et vous, qui couvrez mon amour ; vous, qui savez qu'il n'est possible ni si fat, qu'elle m'a coûté les jours de son malheureux père, vous m'ordonnez de l'ouïr sur les yeux de sa fille ! C'est, vous vendriez son sang à son père, son sang, que vous feriez à vous à l'arrêter ! Ah ! trop funeste ami, moi à jeunais fat, c'était donc pour cet épouvantable exploit que vous formez mon bras à la victoire ?

OLIVIER. Et vous avouez de la passion qui l'égare ! LE DAMOISEL. Dites plutôt de la haine que vous m'inspirez ; mais n'en croyez ni mes larmes ni mes serments. Venez, venez-moi-même interroger Palmerin, entendez la vérité sortie du cœur, et reconnaître son innocence.

OLIVIER. Belle-voilà, malheureux ! tu me fais horreur ! LE DAMOISEL. En bien, perdez donc, barbare, dans votre aveugle en-bûille ! mais ne croyez pas, ôdieu, sans combats, la tête de votre victime. Des ce moment je le protège ; et si tous les cœurs sont fermés à la voix de la justice, moi, oui, seul, je la défendrai contre vous, contre tout l'univers.

OLIVIER. Va, fils indigne d'Alfred, apprends de moi sans, je l'abandonne et le livre à la honte ! Vienne, si tu l'oses, viens montrer au monde étonné le spectacle nouveau d'un fils accusant de l'écidat le meurtrier de son père.

LE DAMOISEL. Et c'est tout.

OLIVIER. Non. Pour l'honneur de mon sang, je veux encore l'épargner cette horreur. Gardez, je vous défends de le laisser sortir ; vous m'en répondez sur vos têtes. (Il sort. Les soldats se placent aux deux côtés.)

SCÈNE IX.

LE DAMOISEL, seul. Il faut aller son supplice, et moi je suis enclavé !... Grand Dieu ! que faire ? que résoudre ?... Mais hélas ! j'ai aperçu Orléans... le désespoir est peint dans tous ses traits.

SCÈNE X.

LE DAMOISEL, OLIVIER.

LE DAMOISEL. Eh bien, madame, qu'est devenu votre père ? OLIVIER. Il vient d'être enfermé dans la tour du palais. Déjà des cris ont dûment, on jette l'éclatant ; chaque instant qui s'écoule le rendant un supplice. Ah ! si je vous fais chère, avez-pitié de ma douleur : est-ce pour son père... pour son père qu'on traîne à la mort, qu'une fille, qu'une amante, embrasse son gendre.

LE DAMOISEL. Orléans... Grand Dieu !... est-ce donc moi qui suis prêt à mourir ?

OLIVIER. Que dites-vous ? Qu'il se fait ?... La douleur m'égare... l'horreur qui m'envahit a troublé ma raison... Je vous implore, vous !... Ah ! ce n'est pas le fils d'Alfred qui peut défendre Palmerin.

LE DAMOISEL. Cuielle ! et doute achève l'exterminer mon cœur. Bientôt regardé des soldats ; l'implacable haine le rendit à sa fureur, et cependant Palmerin va périr. Le vengeur de mon sang me fait le nom des bourreaux, l'écidat de l'écidat, et je n'ai pu venir à des termes si utiles ?... Non. (Il se met à pleurer.) D'oser péter en me faisant un passage, je cours aux pieds du roi demander justice et vengeance.

OLIVIER. Arrêtez ! que dites-vous ? Venez Cowley.

LE DAMOISEL. Que vient-il annoncer ?

SCÈNE XI.

LE DAMOISEL, OLIVIER, COWLEY.

COWLEY. A peine vint. Grande nouvelle !... Madame, calmez-vous d'alarmes, goûtez un instant de repos ; un rayon d'espoir vient de luire pour le seigneur votre père.

OLIVIER. Se peut-il ? qu'avez-vous appris ?

COWLEY. En ce moment, du moins, ses jours sont en sûreté ; l'arrêt qui le condamnait ne peut être exécuté.

OLIVIER. O bonheur !

LE DAMOISEL. Comment ?

COWLEY. Instinct de tout ce qui s'est passé, frappe de la persécution du Palmerin, et surtout de la malice de sa conduite, le roi veut revoir l'accusé, l'entendre et l'interroger lui-même. Et venant de son jugement, il vient d'annuler le jugement qui condamnait votre père dans son absence, d'ordonner le révoquer du procès, et de lui les ordres sont donnés pour convoquer et m'écouter à l'instinct le conseil des pairs.

OLIVIER. Ah ! l'espoir renait dans mon âme.

LE DAMOISEL. Oui, madame, le ciel se déclare en notre faveur, et votre père se justifiera.

COWLEY. Voilà le roi.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, GAWES, PAGES.

LE ROI. C'est vous, jeune chevalier ! Vous connaissez maintenant l'illustre nom que vous devez à la nature. N'oubliez point l'obligation que l'honneur vous impose ; c'est à ce prix que vous l'avez obtenu.

LE DAMOISEL. Sire, c'est pour n'en rendre digne, et préserver la mémoire de mon père et la mémoire d'une telle infamie, que je défends aujourd'hui l'innocence contre l'erreur et la calomnie.

LE ROI. Je ne puis sans apprendre ni blâmer le sentiment qui vous anime ; craignez cependant qu'un peu d'insouciance ne vous entraîne au delà des bornes de la prudence. Le conseil va s'ouvrir, qu'on introduise les chevaliers. (L'ordre est donné ; entre des gens portant le conseil.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER, LES DEUX COMTES ET LE CONSEIL.

(Il paraît le grand maître royaume.)

OLIVIER. Que vois-je ! Olivier ! Sire, cet homme cruel sera-t-il au nombre de nos juges ?

LE ROI. Non, madame ; mais il accuse Palmerin, il représente Alfred, et doit être entendu.

OLIVIER. Sire, ce n'était pas à vous que je devais demander vengeance, et c'est le courage sur le front que je viens, au pied de votre tribunal, rappeler le crime que m'a parlé d'un frère. Mais d'instinct, en effet, que votre extrême bonté suspende en faveur d'un coupable l'exécution d'un jugement solennel !

LE ROI. Vous vous trompez, Olivier ; c'est en faveur d'un homme qu'on a jugé dans son absence. Comme sujet, je lui dois protection dès qu'il rentre dans mes États ; comme seigneur, il appartient aux lois s'il est coupable. Les rois doivent à Dieu, comme aux hommes, un compte rigoureux du sang de leurs sujets. Quels seraient mes regrets et mon excuse aux yeux de la postérité, si, trop tard, l'innocence de Palmerin venait à se découvrir ?

OLIVIER. Sire, il est coupable.

LE ROI. En ce cas, il sera condamné ; mais du moins il aura pu se défendre. (A ses juges.) Que les portes du palais soient ouvertes à tous mes sujets. (Le roi monte sur son trône. Les juges prennent place sur des sièges. Le peuple, qui s'est vu, s'écoule de la droite. L'audience, qui s'est vu le peuple, vient se placer devant de sa malice, et Cowley vient se tenir à droite, sous de l'audience à l'écidat.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONTINE, COWLEY, LE PRÊTRE.

LE ROI, par ses lèvres, s'adressant aux juges, Chevaliers, lorsque la justice s'assied avec vous, toute opinion particulière, toute prévention, fût-elle malicieuse, doivent se taire pour laisser à la raison le libre usage de ses lumières. L'écidat des souvenirs d'un esprit paillard, d'un esprit frivole, d'un esprit injuste, qu'on jugeant que vous avez rendu, et ne voyez dans l'accusé qui va paraître qu'un homme qui s'offrait pour la première fois à vos regards. Qu'on omette l'écidat. (L'ordre est donné par ses juges.)

OLIVIER. A moi. Mon nom va donc se débiter !

LÉONTINE. Que courage, ma chère maîtresse ; tout se dispose en sa faveur.

OLIVIER. C'est le roi ! (Palmerin, assis sur des sièges, paraît et s'adresse jusqu'à la fin de l'écidat. Il jette un regard ardent sur sa fille et prend son courage à l'écidat.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PALMERIN.

LE ROI. Approchez, Palmerin. J'ai voulu moi-même vous entendre, et j'ai permis qu'un témoin ami de vous deux qu'un juste intérêt avait à vous défendre. N'oubliez pas cependant que l'inflexible justice va seule prévaloir avec moi. Écoutez donc le récit du crime dont on accuse votre nom, et justifiez-vous si vous êtes innocent.

OLIVIER. Sire,

PALMERIN. Arrière, Olinette, épargnez-vous un discours superflu; et vous, sire, daignez m'entendre. Le crime dont je porte déjà la peine est connu de tous l'univers, pourquoi donc en retracer la nouveauté? C'est la coupable qu'il s'agit de trouver; on me désigne, on m'accuse, et je veux garder le silence.

LE ROI. Vous refusez de vous défendre?

PALMERIN. Oui, sire, et moi malheur m'y contraindrait. Toutes les apparences déposent contre moi, toutes les circonstances qui accompagnent le forfait sont des preuves qui s'accablent pour me condamner. (Une pause.) Mais j'ai vu de vaines protestations, et des serments qui ont trouvé également dans la bouche de l'innocent et du coupable. (On s'entendrait le doigt de la justice des hommes.) Il faudrait qu'ils fussent des dieux pour lire dans sa conscience, ou qu'Alfred, sortant du tombeau, vint montrer lui-même la main qui l'a frappé. Je n'entreprendrai donc point une justification trop difficile.

OLIVIER. A quel dieu dit-il?

LE DUC. Et si je ne perds!

LE ROI. Pourquoi douter vous de ma justice?

OLIVIER. Ce n'est pas en doutez que on se reconnaître coupable.

PALMERIN. Prenez garde, Olinette; celui qui donne aux réponses d'un accusé une interprétation que la haine suggère, lui fait faire, sans le vouloir, un pas vers sa justification. Mais il faut mettre un terme à ces funestes débats, trop indignes de l'honneur de la chevalerie et puisque il est le flambeau de la vérité ne peut suffisamment éclairer la justice, sire, s'il n'est que je prononce moi-même, et rassure-ai-les votre équité justement alarmée. Alfred n'est plus. Je suis son assassin, ou je suis innocent. Si, convaincu par la force des apparences, vous ordonnez ma mort, quel est celui qui osera blâmer un arrêt dont l'acquittement lui-même reconnaît la justice? Si, entraîné par l'empire quelquefois invincible de la vérité, vous n'osez prononcer ma condamnation, irez-vous jusqu'à décharger ma mémoire de toute ombre de soupçon? Me rendrez-vous l'honneur et le respect public, seule pitié d'une vertu malicieuse? Répondrez-vous la voix de l'innocence qui crie: S'il n'a rien servi l'innocence, c'est que l'innocence des preuves a suspendu le bras des bourreaux? Et moi, je viendrai dans cet état d'ignominie? Je verrais les compagnons de ma gloire passer leur main, assés comme à celui d'un reptile venimeux! Au seul mot de crime, je croirais qu'un accusé, et non front rougissant? Non, non, quand on est soupçonné d'un attentat aussi odieux, il faut se justifier par des preuves éclatantes comme le jour, ou subir le trépas. Sire, j'ai cependant une grâce à vous demander, et c'est à vos pieds que je l'implore. (Il se jette à ses pieds.) Innocent ou coupable, je vais périr sur l'échafaud; que deviendra ma fille, si vous n'avez pitié de moi malheureux? Hélas! si je lui reste plus d'un pas, un être à qui je puisse confier sa douloureuse existence! Ah! sire, peignez-vous toutes les angoisses que déchirent le cœur d'un père, qui, marchant sur des trépas, laisse dans l'abandon, la misère et l'opprobre son unique héritière!

OLIVIER. Mon père, je ne vous survivrai pas!

LE DUC. Mon âme est déchirée!

LE ROI. Lèvez-vous, Palmerin, et rassurez-vous sur le sort de votre fille; je nous cour à tout prévu pour elle. Mais vous-même...

PALMERIN. Je révoque. Sire, mes derniers vœux sont accomplis; il ne me reste plus qu'à terminer mes maux. Ordonnez qu'on me mène à la mort.

LE DUC. Non, sire, non, vous ne prononcerez pas cette terrible sentence! Palmerin refuse de se justifier, il est au bout de la mort; ici bien! quel que soit le motif de sa cruelle résolution, c'est à moi de le défendre et d'attester son innocence. Oui, sire, une erreur, fruit des plus faibles apparences, et répandue par un lâche ennemi, est le seul crime de Palmerin. Je le jure sur l'honneur; j'en réponds sur ma tête.

LE ROI. Jeune homme, quand il s'agit d'un crime, ce sont des preuves, et non pas des serments qui la justice demande. Mais répondez-moi, Palmerin (car pouvant des diverses adresses de la vie s'échappent quelques choses sensées) qui au couvrent les scènes les plus cachées, quand les larmes suraient

proscrir vos jours, dans quels lieux portiez-vous vos pas?

PALMERIN. Hélas! pendant dix ans j'ai traîné mes malheurs de climats en climats. Enfin, lassé d'une vie errante, je résolus d'échapper dans les flâmes mon obscure existence. Je choisis sur les bords de la mer un lieu triste et sauvage, mais d'où par un ciel serein, je pouvais encore apercevoir les rivages de ma patrie. Là, je construisis de mes mains mes misérables cabanes; j'y déposai mes armes, et revêtu de l'habit d'un simple religieux, j'y vins, l'esprit de saint, mander, dans la retraite la plus austère, comme seulement des habitants de la contrée, qui, trop reconnaissants de quelques faibles services, répondraient au loin la renommée des vertus et la main du Seigneur des Gaules.

LE DUC. Où le Seigneur des Gaules? Grand Dieu! Quel seigneur, c'est vous?

PALMERIN. Moi-même. L'ouï n'a-t-il pas surpris?

LE DUC. O Providence! daignes justifier mes larmes pleurées.

OLIVIER. Que tout-il dire?

LE DUC. Corvelly, tu dois encore avoir sur toi cette bulle qui lui fut destinée.

CORVELLY. Oui, seigneur, la voilà.

LE ROI. Que dites-vous?

LE DUC. Un chevalier mourant, sur les bords du Saumon, la remit entre mes mains. Elle est adressée au Seigneur des Gaules, et doit, m'a-t-il dit, rendre l'honneur à un innocent fausement accusé.

PALMERIN. Qu'entendez-vous?

LE DUC. Demandez la bulle à Palmerin. Seigneur, hélas-vous de l'ouï. Tout me dit que le moment de votre justification est enfin arrivé.

OLIVIER. D'un! il se pourrait-il?

PALMERIN. Sire, qu'ordonnez-vous?

LE ROI. Brisez-la sous mes yeux. (Le roi descend de trône.)

LE DUC. Sire, s'il vous plaît.

PALMERIN. Elle contient deux lettres.

LE ROI. Donnez-les-moi. (Le roi se lève.)

LE DUC. Lisez-les, sire, l'ouï, c'est à vous.

OLIVIER. Je me souviens à peine!

LE ROI. C'est l'histoire qui écrit.

OLIVIER. LE DUC, OLIVIER, ensemble. Lisez!

PALMERIN. Lisez, sire, l'ouï...

LE ROI. Lisez, Palmerin, je suis bien coupable envers toi. Tu pleures fait, Seras-tu de ma haine. Je te le pardonne facilement, le cras jour de ma vengeance; hélas! je ne recueillis que des remords, et ce sont eux qui m'ont conduit dans la tombe. Si je n'avais pas écarté la haine, avant d'y descendre je t'aurais justifié. Tu ne le seras donc qu'après mon trépas. Alors on apprendra que j'ai lâchement dérobé l'épée qu'Alfred portait sur sa poitrine quand nous le trouvâmes sur son lit de mort; on le lira, et l'honneur te sera rendu. — FORTALE.

OLIVIER. Et bien, Olinette?

OLIVIER. A présent, Olinette! je te rends grâce!

PALMERIN. Le ciel est votre cousin!

LE ROI. Écoutez ce qu'Alfred lui-même déclare. (Il se.) Je n'ai pu survivre à une défaite; je meurs. Qu'un accusé pour honneur de mon trépas, c'est un projet mortel qui termine mes jours. Palmerin fait généreux; moi seul, j'aurais des torts: que mon fils les repare, s'il veut louer son cendre.

— ALFRED.

LE DUC. O Palmerin!

OLIVIER. mort dans les bras de Palmerin. Mon père!

LE ROI. Palmerin, vous voilà pleinement justifié, et j'en éprouve une joie bien sincère. Puisse intérieurement à courage, rester débarrassé des bras de votre père; je lui rends tout son bien, tout son titre; et sa gloire, un moment obscurcie, m'en sera plus éclatante.

OLIVIER. Palmerin, j'ai des torts envers vous; si moi encore ne suis pas pour les excuser, ordonnez, je farai tout pour les réparer.

PALMERIN. Frère et ami d'Alfred, vous avez fait votre devoir. Mais, sire, je dois l'honneur et la vie à cet infortuné chevalier. (Il montre le document.) Permettez-vous que je m'acquiesce?

LE ROI. Disposez de mon trépas, de ma puissance.

PALMERIN. demandez la main d'Olinette au Seigneur. Voilà la seule prière qui soit digne de lui.

FIN.

LÉON. — Typographe de A. VANDER.

74094

No. 11000

1873